

DAVID SHAFER

# Whiskey Tango Foxtrot

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Laure Manceau

*ACTES SUD*



*À Fiona.  
Sans qui que dalle.*



## MANDALAY, BIRMANIE

Il faisait si chaud dans la pièce exiguë que Leila essayait de garder ses distances avec ses propres vêtements. Elle avait choisi la chemise beige avec la poche de poitrine passepoilée, car l'évocation de l'autorité militaire, même vague, impressionne toujours les bureaucrates. D'où aussi les chaussures noires cirées. Mais la dame qui s'occupait de son linge s'était lâchée sur la chemise, et lui avait fait comme une armure en papier kraft. Leila sentait un filet de sueur couler le long de sa colonne. Un gros scarabée blessé bourdonnait dans un coin. Elle étouffait.

Ça faisait presque deux heures qu'un des sous-fifres du colonel Zeya lui avait ordonné d'attendre ici. *Quelqu'un va venir vous chercher! Interdiction de quitter cette pièce s'il vous plaît!*

Pas la peine de crier. Leila Majnoun pouvait attendre. Elle n'allait pas tomber dans le panneau qui consistait à faire poireauter la petite Occidentale jusqu'à ce qu'elle bouille d'impatience et abandonne. Elle sortit son carnet. Elle avait une préférence pour les blocs sténo lignés, qu'elle remplissait à toute vitesse. Son écriture, preste et aplatie, était presque illisible, sauf peut-être pour sa sœur aînée, Roxana. Elle écrivait principalement en anglais, mais elle avait aussi recours au pachto, et à des sténogrammes qu'elle avait inventés. Elle n'avait rien d'une technophobe, mais elle faisait plus confiance au papier qu'à n'importe quel appareil électronique. En général, on vous laisse vos carnets, même quand on vous prend votre passeport et votre ordinateur de poche. Quoique, une fois, dans la salle d'interrogatoire sécurisée d'un aéroport, on lui avait pris son carnet des mains. Le risque maximal auquel

elle avait été confrontée. Peu après, elle avait occupé un poste où elle côtoyait des soldats type commando, et un de ces mecs avait scratché à son poignet une sorte de chemise plastifiée qui contenait une liste de directives. L'ardoise tactique de poignet – le genre d'agenda qu'elle aurait pu utiliser.

Tandis que l'ennui se répandait autour d'elle comme une coulée de lave, elle griffonnait des notes qui l'aideraient à aller au bout d'une nouvelle semaine de frustration. Elle avait un poste de directrice détachée au Myanmar/Birmanie. Mais à New York, il y avait déjà un directeur Myanmar/Birmanie. L'absurdité des intitulés aurait dû lui mettre la puce à l'oreille : Main Tendue n'était qu'une ONG d'amateurs. Aux poches bien pleines, cela dit – le siège occupait deux étages d'un immeuble en plein Manhattan. Ils l'avaient recrutée pour préparer le terrain à une présence de vingt ans dans le Nord du pays, dans le domaine de la santé publique. Elle était censée *mettre sur pied un programme national!* – les boss de New York l'avaient présenté comme ça, comme si elle était un général aux ordres dans une tente, alors que ce qu'ils attendaient d'elle, en fait, c'était qu'elle loue un bureau, achète des chaises et découvre qui d'autre était sur le terrain, ainsi que les créneaux qu'il restait à occuper. Au-delà de ça, ses deux ou trois supérieurs new-yorkais n'étaient pas foutus de se mettre d'accord sur ce que recouvrait la mission birmane. L'un pensait que Main Tendue devait dénicher des candidates à la bourse d'études en soins infirmiers de Boston College. Pour l'autre, l'organisation devait installer des dispensaires de soins courants dans les villages. Globalement, ils lui envoyaient des mails contradictoires et sabotaient leurs projets entre eux.

Et pour tout dire, Leila elle-même avait sous-estimé les difficultés qu'il y avait à accomplir quoi que ce soit dans un pays comme la Birmanie. Elle avait pratiqué les zones ravagées par la guerre, dévastées, mais le joug de la tyrannie, c'était l'emmerdement maximum. Les Myanmarais (les Myanmartiens, comme elle les appelait ; le sténogramme était un *M* avec un casque ovoïde et une antenne) passaient le plus clair de leur temps à protéger le peu de choses qu'ils avaient ou à éviter la

persécution ; il n'y avait plus de place pour l'espoir. À l'international, on s'en fichait un peu, on n'était même pas fixé sur le nom du pays. S'agissait-il de la Birmanie, ce qui avait un rapport avec Orwell ? Ou du Myanmar, ce qui ressemblait davantage au nom que les chats donneraient à leur pays ? Le reste du monde évitait tout simplement cet endroit, comme dans la rue on éviterait un poivrot qui pue, à moitié à poil – parce que bon : par où commencer ?

Mais où était ce stupide petit colonel ? La patience de Leila fondait à vue d'œil. La pièce semblait avoir été conçue pour inoculer ennui et malaise chez tout occupant. C'était comme être en proie à des rayons qui étiraient le temps. Une couche de poussière recouvrait tout ; il n'y avait rien d'autre à lire que l'écriteau "Défense de fumer" ; il y avait bien un ventilateur dans un coin, mais son fil électrique avait été sectionné. Des odeurs suintaient des bancs en bois et des stores en plastique – fumée de cigarette, bouffe grasse et vapeurs d'humains angoissés.

Après avoir inclus tout ce qui était humainement possible dans le diagramme sur le boulot en cours, elle songea à sa famille. Elle s'inquiétait un peu pour eux ces temps-ci. Roxana lui avait écrit que la nouvelle petite amie de Dylan, leur frère cadet, était une pouffiasse. Mais Dylan ne lui avait parlé de personne en direct. Toujours selon Roxana, leur mère avait fait deux chutes suspectes au cours des neuf derniers mois, la seconde ayant occasionné une fracture du poignet. Impossible de dire ce que Roxana sous-entendait dans son mail. Suspect, d'un point de vue neurologique ? ou alcoolémique ? Une fois de plus, elle remarqua que personne ne donnait de nouvelles sur Roxana. Au final, l'ordre de naissance en disait plus long sur vous que n'importe quel test de personnalité. Est-ce que ça serait toujours comme ça ? Et quand leurs parents mourraient ? Dans combien de temps ça arriverait ? Aucun des enfants Majnoun ne s'était encore reproduit. Est-ce que leurs parents en souffraient ? Leur mère, oui, à tous les coups. Mais leur père était un principal de collège adoré de tous à Tarzana, en Californie. Ce poste comblait peut-être ses désirs grands-paternels ?

Leila décida d'attendre dix minutes de plus, au bout desquelles elle irait chercher quelqu'un, peut-être le colonel Zeya en personne. Bonne chance pour le trouver, celui-là. Il devait avoir un bureau dans le moindre bâtiment officiel de la ville, et un sbire posté devant chaque porte. C'était la troisième fois qu'on promettait sa cargaison à Leila, une cargaison qui représentait six mois de boulot pour elle. Mais bon, c'était la première fois qu'on l'avait conduite jusqu'à l'aéroport. Les deux autres fois, on l'avait convoquée à la gare de fret derrière l'assourdissant dépôt de bus, pour lui extorquer de l'argent – hausse des tarifs douaniers, une taxe à l'importation qu'on venait de découvrir. La plupart des ONG toléraient ces pratiques jusqu'à un certain point. Mais Main Tendue refusait de jouer le jeu. Pour New York, cela revenait à "encourager la corruption" – à moins que le boss n° 1 cherche simplement à faire chier le boss n° 2 – et les fonds qui auraient pu débloquer la cargaison de Leila lui avaient été refusés. Ce n'est qu'en harcelant le boss n° 3 qu'elle avait réussi à convaincre le siège que dans ce cas, la rallonge entraînait dans le cadre de la transaction.

Et pourtant. Leila avait géré des cargaisons de ce type des centaines de fois. Là, il s'agissait d'un container de matériel médical palettisé – quatorze tonnes américaines – venu sans incident de Miami à Doha, puis Yangon et Naypyidaw, l'étrange capitale que l'armée avait construite de toutes pièces au beau milieu du pays. Mais alors le matériel avait été détourné par une mafia invisible de douaniers birmans qu'on ne pouvait joindre que par téléphone, puis uniquement *via* le téléphone de leurs sous-fifres, pour faire l'objet d'une rançon. Après avoir découvert quel bâtiment officiel abritait le département de l'Hostilité envers Leila, elle avait fait le trajet d'une demi-journée jusqu'à Naypyidaw avec son chauffeur, Aung-Hla, pour tenter une attaque frontale. Mais les responsables au couvre-chef ridicule qu'elle avait vus – presque choquée de les avoir trouvés – lui avaient demandé de revenir avec d'obscurs formulaires et la somme qui convenait.

Elle craignait que la cargaison soit l'objet d'un pillage en règle. C'était du matos haut de gamme. Avec un peu de chance, les abrutis du siège avaient fait estampiller les caisses HORS DE



PRIX, DÉJÀ PERDU et PARDON POUR LE COLONIALISME. Ça l'empêchait de dormir.

Mais bon, ce n'était pas la seule cause de ses insomnies. La chaleur subtropicale, les cafards gros comme des souris, les regrets à propos de Rich. Combien de temps est-on autorisé à se lamenter quand on est celui qui a largué l'autre? Et la solitude. Parfois – souvent – sa journée se résumait à un écran, un téléphone, un ou deux marchands, et trois repas toute seule. Lassant, à la longue.

Un homme venait vers elle. Un sbire de Zeya, mais pas le même qui l'avait fait asseoir dans la salle d'attente infernale. Elle avait déjà eu affaire à lui lors d'une précédente visite infructueuse, il lui avait apporté un coca. Il se rapprochait, mais elle ne se leva pas, et essaya au contraire d'avoir l'air indifférente.

— Suivez-moi, je vous prie.

Il faisait cinq degrés de moins hors du réduit, et le soulagement se ressentit aussitôt dans le biotope humide qui s'était créé sous sa chemise. Elle trépignait. À la fin de la journée, elle aurait déballé, inventorié et rangé le matériel dans la réserve qu'elle avait louée sous son bureau. Elle avait un effet sur le cours des choses. Hourra!

Elle essaya de se calmer. *Attends d'avoir vu de tes yeux. Touché de tes mains.* Il ne marchait pas un peu bizarrement dans les petits couloirs de ce grand bâtiment, le laquais? Les épaules tombantes, un peu?

Merde. Il n'avait pas envie de l'emmener jusqu'au bout. Il ralentissait, le salaud.

Ses craintes se muèrent en certitude. Elle comprit. Ce hourra avait été prématuré. Évidemment que le colonel l'avait encore baisée; évidemment que sa cargaison n'était pas arrivée, ou ne lui serait pas livrée. L'attente étouffante n'avait été qu'une façon de l'insulter deux heures durant, et elle avait été assez bête pour la subir jusqu'au bout. Mais à quoi ils jouaient, ces cons? Elle essayait d'aider ce pays, et elle était vraiment en mesure de le faire.

Ils entrèrent dans une pièce et passèrent devant une clique d'officiers attablés autour d'un thé; Leila sentit leurs regards sur elle. Chaque porte était gardée par un garçon avec un

fusil, transpirant sous un casque. La menace était omniprésente ; autant marcher à côté d'un homme qui ne disait rien mais avançait avec une matraque brandie au-dessus de sa tête.

Une fois arrivés au bureau du sous-fifre, il lui fit signe de s'asseoir.

— Mes cartons ne sont pas là, hein ? lui demanda-t-elle en birman.

Elle ne savait pas comment on disait “cargaison”.

Il se retourna et secoua imperceptiblement la tête sans croiser son regard. Il détestait cette situation.

— Vous signez ? dit-il en anglais, glissant vers elle un tas de paperasse.

Elle avait déjà vu, et signé, ces papiers. Elle les prit dans sa main. Et puis merde. S'ils ne lui fourguaient toujours pas son matériel, autant qu'elle fasse un peu de grabuge.

Mains appuyées sur le bureau, elle se pencha vers lui. Elle était trop petite pour faire planer une menace sur quiconque, mais se pencher, pas de problème. Elle s'adressa à lui dans un anglais très sonore, imitant au mieux la fille qui a des responsabilités.

— Je dirige une instance reconnue par l'ONU – déclaration vide de sens mais qui comptait les mots *dirige*, *instance* et *ONU*. Vous n'avez aucun droit de me barrer l'accès à ma cargaison.

Elle tapa du pied pour la bonne mesure. Le sous-fifre blêmit et recula. À l'autre bout de la pièce, le tintement des cuillères dans les tasses cessa.

D'une voix très posée, Leila reprit, en birman :

— Je sais que ce n'est pas votre faute. Je veux bien vous laisser tranquille. Mais dites-moi où trouver Zeya. C'est à lui que je dois parler.

Leila travaillait seule ; il fallait qu'elle soit à la fois le gentil flic et le méchant.

Il la toisa en plissant les yeux. Elle s'attirait souvent ce genre de regard quand elle parlait birman ; elle avait sûrement un accent déplorable. Mais soudain il écarquilla les yeux et se radoucit, et Leila pensa avoir gagné.

— C'est le jour trois. Il est avec les *bird people* le jour trois, lui dit-il calmement, dans un mélange des deux langues.

Les Birmans associaient un chiffre à chaque jour de la semaine. Il parlait du mardi. Mais les *bird people*? C'était quoi encore ce machin?

S'en tenant au birman, elle reprit :

— Et mes cartons, comment je les récupère? Pourquoi Zeya me met des bâtons dans les roues?

Ce à quoi le sous-fifre, apparemment désolé de lui faire cette annonce, répondit en anglais :

— Madame, ils ne veulent pas de vous ici. Peut-être que si vous payez les taxes, et que vous ne faites pas trop de vagues, vous aurez vos cartons. Mais je crois qu'ils n'ont pas du tout envie que vous traîniez dans le coin.

Leila refusa de rentrer avec le chauffeur du ministère qui l'avait conduite à l'aéroport. Si elle trouvait le chemin du terminal voyageurs, elle prendrait un taxi. Le terminal en question était à environ huit cents mètres; elle avait fait attention aux distances à leur arrivée. Elle sortit donc du hangar et marcha en direction d'où elle était venue. La route n'était pas faite pour les piétons, un terre poussiéreux avec des fossés de chaque côté, où s'écoulaient des eaux usées et des déchets. Elle n'avait pas les chaussures adéquates; sa démarche, bancale, générait d'autant plus de poussière. Enfin, elle était délivrée de ces grotesques apparatchiks.

Délivrée? Pas tout à fait. Un tout jeune soldat en pantalon ample, armé d'un semi-automatique M1, la suivait à une distance de cinquante mètres. À contrecœur cela dit, plus petit frère boudeur qu'homme de main armé.

Sa chemise-armure en kraft était insupportable. Elle songea à défaire quelques boutons, mais se reprit. Elle était seule avec le soldat qui marchait derrière elle. Elle était arrivée jusque-là sans se faire violer, et elle avait bien l'intention que ça dure.

En se retournant pour voir si le soldat était toujours là, elle aperçut quelque chose derrière lui : un petit avion qui atterrissait. Un jet privé blanc très classe, rien à voir avec les appareils militaires birmans ni les turbopropulseurs français un peu ridicules d'Air Mandalay. Le jet s'arrêta au milieu du

tarmac et trois gros 4×4 sortirent du hangar où elle venait de perdre deux heures. Ils filèrent droit vers le jet, en formation serrée, tels des cafards sur le carrelage d'une cuisine. Deux hommes – des soldats – sortirent de chaque véhicule, et chaque couple réceptionna une caisse métallique descendue au treuil de l'arrière de l'appareil. Les caisses furent chargées dans les 4×4. Un escalier jaillit de l'avant du jet et trois passagers émergèrent – des hommes, Leila ne put en dire plus – avant de s'engouffrer dans le premier véhicule. Les 4×4 avaient à peine disparu derrière un bâtiment lointain que le jet s'élançait pour décoller à nouveau. Au total, l'opération avait pris moins de trois minutes – de loin la manœuvre la plus efficace à laquelle Leila avait assisté dans ce pays. Probable que ces caisses débordaient de Johnnie Walker et de VHS pornos, destinés à un général bardé de médailles. Et pendant ce temps, ses fournitures médicales pourrissaient dans un entrepôt. Elle était à la fois énervée et navrée, un mélange fatal qui en avait fait abandonner plus d'un. *Ils se foutent franchement de ma gueule*, se dit-elle.

Une fois à l'aérogare, elle se dirigea droit vers la file de taxis. Mais comme elle venait de la mauvaise direction, elle tomba sur les chauffeurs qui se prélassaient à l'ombre d'arbres qui ressemblaient à des mimosas; ils firent à peine cas d'elle. Comment faisaient-ils pour garder leurs chemises si blanches? Ici, les hommes portaient des chemises éclatantes et de longs sarongs délavés – *longyis*, en birman, avec un gros nœud devant, une énorme braguette en tissu si on veut. Elle espérait que Aung-Hla serait parmi eux, mais non, elle n'en reconnut aucun.

C'est dans une clique pareillement alanguie que Leila avait choisi Aung-Hla quelques mois auparavant, lorsqu'elle avait commencé à s'aventurer hors de Mandalay pour Main Tendue. Au début, il avait gardé ses distances avec elle. Ses réponses étaient laconiques, et lors des pauses, il déclinait les coca ou sandwiches qu'elle lui proposait, préférant vérifier ses niveaux sous le capot de sa Toyota blanche, lustrer la sellerie en vinyle ou dépoussiérer les tapis. Elle n'avait jamais voyagé dans une voiture si bien entretenue. Les parents de Leila avaient conduit la même quand elle était petite. Sauf que la leur était

beige, toute miteuse et tachée de trucs qui avaient fondu sur les sièges. Une Tercel? À l'arrière du taxi d'Aung-Hla, elle se remémorait les trajets de son enfance. L'arrondi du dossier des sièges baquets, la bosse au milieu de la banquette arrière, le vinyle bouillant en été, et cette odeur de – de quoi? du sable qu'on y ramenait? de courant basse tension? de moquette sur du métal brûlant?

Au bout d'une dizaine de voyages, Aung-Hla s'ouvrit un peu à elle. Pas grand-chose, mais il lui arrivait de rire à ses blagues, de la présenter à un autre chauffeur de taxi, de s'arrêter pour lui montrer une belle vue. Puis vint le jour où Leila prit une photo de son taxi, de trois quarts, très flatteuse pour le véhicule; lorsqu'elle lui montra la photo sur l'écran de son ordinateur portable, il manqua défaillir. Il n'avait pas d'adresse mail, alors Leila la fit imprimer en couleurs à l'accueil de leur hôtel à Yangon, et il la fixa à son pare-soleil avec un élastique. Il ne tarda pas à lui nommer des choses – les arbres; ses trois filles, elles aussi présentes sur le pare-soleil; les personnages de la tradition bouddhique theravada peints sur les façades en plâtre des petits temples en bordure de route.

Puis vint un autre jour, celui où il vit son visage se décomposer lorsque, lors d'une pause dans une de ces stations-services-cafés que les directeurs artistiques essaient toujours de reconstituer dans les pubs pour les jeans, Leila avait voulu une fois de plus commander la délicieuse soupe de poulet au riz qu'elle trouvait facilement à Mandalay, et s'était vu servir ce qui ressemblait à un annuaire déchiqueté par une poule. Elle avait tellement faim ce jour-là qu'une fois face à son bol de bouillie de poulet huileuse, elle avait eu les larmes aux yeux. À partir de là, Aung-Hla se chargea de commander à sa place. Il observait même la préparation de ses plats. Elle le voyait refuser le contenu de certains récipients, en approuver d'autres. Elle était gênée d'avoir flanché sur ce point. Elle savait qu'elle aurait dû commander sa propre nourriture, passer ses coups de fil elle-même, et évoluer en général dans les endroits bizarres sans donner la satisfaction aux hommes de voir une femme demander de l'aide. Mais elle était aussi en mesure d'identifier les problèmes dont la solution exigeait des capacités ou

des ressources qu'elle n'avait pas. Comme dans le cas du poulet, par exemple.

Aung-Hla ne tarda pas à s'asseoir à la même table qu'elle sous les toits de chaume et de toile au bord des routes écrasées de soleil. Elle lui apprit un jeu de cartes. Il lui expliqua l'uposatha, une sorte de sabbat dans la tradition theravada. Elle découvrit qu'il maîtrisait plus d'anglais qu'il ne l'avait laissé entendre : grammaire très lacunaire, mais beaucoup de vocabulaire. Comme elle, il était bon élève, et elle lui apprit à conjuguer *aller* au futur. Il connaissait par cœur certains idiomes qu'il ne plaçait pas toujours à propos, ou dont il abusait. Il disait "Ne quittez pas", "Prêts, feu, partez", "Je ne le permettrai pas".

Mais Aung-Hla n'était pas parmi les chauffeurs présents, et elle rentra à Mandalay avec quelqu'un qu'elle ne connaissait pas, en silence. Un accident sur la prétendue voie rapide qui partait de l'aéroport provoqua un embouteillage malgré le peu de circulation ; elle détourna le regard lorsqu'ils passèrent à hauteur du motard estropié qui gémissait et dont la journée, et même toute la vie, se passait franchement moins bien que la sienne.

Elle essaya de se remonter le moral. C'était une déconvenue, rien de plus. Elle avait surmonté bien pire. D'un côté, elle voulait leur balancer, *Bande de connards, vous savez pas à qui vous vous en prenez*. Mais elle n'avait pas assez de cran. Et puis, ils savaient parfaitement à qui ils s'en prenaient : à une pauvre fille blanche dont l'organisation n'avait pas suffisamment d'influence, de volonté ou de fric pour récupérer quatorze tonnes américaines de matériel médical sous clé. En fait, c'était elle qui ne savait pas bien qui s'en prenait à elle.

*Je crois qu'ils n'ont pas du tout envie que vous traîniez dans le coin*. Le type avait dit ça avec de la peur dans la voix. *Ils*, sans qu'on sache qui au juste. Rien de rassurant. Et si en plus on avait des *bird people* dans le paysage, ça corsait sérieusement les choses. Qu'est-ce qu'il avait voulu dire ?

Elle retourna à son bureau – deux pièces au-dessus d'une épicerie, qui donnaient sur le grand rond-point d'une large avenue crasseuse du centre. Elle ôta son chemisier et ses chaussures stupides et se changea. Elle enchaîna quelques gestes

pour faire croire qu'elle travaillait, jusqu'à ce qu'elle se rappelle qu'elle n'avait pas de public. Alors elle partit avec son ordinateur portable dans un sac en plastique, en direction de son salon de thé préféré. Elle commanderait un thé à la menthe et ces biscuits anglais qu'ils appelaient *Number Nine*. Elle aimait l'animation qui régnait dans les rues. Si elle marchait vite, ne parlait pas et portait les bons vêtements, elle pourrait se fondre dans la masse. C'était le cas dans beaucoup d'endroits – l'un des avantages de ses origines perses.

Mais se fondre dans la masse, ça revenait à se cacher, non ? Elle était trop seule ici. La quête de solitude était ce qui l'avait décidée à accepter ce boulot. Une année au loin, dans la chaleur. Après la rupture avec Rich, elle avait voulu sortir de New York ; retourner sur le terrain. Elle n'était pas socialement déficitaire ; elle évoluait dans la catégorie des gens heureux et entourés. Elle connaissait les règles, ainsi que les moyens de les contourner. Mais elle se dit qu'elle n'aimait peut-être pas tant de gens que ça. *Combien de personnes est-on censé aimer ?* se demanda-t-elle. À partir de quel chiffre est-on considéré comme affecté d'un trouble du lien social ? Elle n'avait rien contre un pot après le boulot entre collègues. Mais en général, ils étaient consternants d'inefficacité, et agaçants avec ça, avec leur sandwich à l'œuf et leur casque de vélo perché sur leur écran d'ordinateur.

Mais là, elle devait reconnaître qu'un peu d'aide n'aurait pas été de trop. À part Aung-Hla, sa seule autre amie était Dah Alice, une femme au physique de grue, qui parlait un anglais très précis et dirigeait un orphelinat local. Dah Alice lui avait été d'une aide précieuse dès son arrivée, notamment dans sa quête d'étudiantes en soins infirmiers, en lui présentant le personnel enseignant de l'école d'infirmières. Mais Leila avait du mal à lui avouer tous les problèmes qu'elle rencontrait dans son travail, elle ne voulait pas passer pour l'incapable qui se plaint tout le temps.

Surtout depuis qu'elle avait découvert ceci : même si l'orphelinat était son activité principale, Dah Alice s'occupait d'une association caritative au rôle social étendu – aide dans le domaine de la santé publique, programmes d'alphabétisation

pour adultes. Plus Leila était active et efficace, plus les généraux la considéraient comme une menace et donc augmentaient leur surveillance ; elle devait abattre beaucoup de travail tout en faisant profil bas. Demander à Dah Alice d'intervenir dans cette histoire de recel serait pousser le bouchon trop loin ; elle serait direct sur la sellette. Dans un régime tyrannique, les gens sollicitent moins l'aide de leurs proches.

Le salon de thé préféré de Leila était au bout d'une rue qui n'avait pas de caniveau, ni de nom anglicisé sur la plaque émaillée fixée au bâtiment rose et criblé de trous qui faisait l'angle. Pour Leila, les caractères birmans ressemblaient à une écriture cunéiforme excentrique, ou aux gribouillis qui avaient encombré à une époque les marges de ses carnets : c'était une succession de fers à cheval et de "e" bouclés qui renfermaient apparemment, pour les vingt millions de locuteurs de la langue, toutes sortes d'informations utiles. Quand elle n'arrivait pas à déchiffrer un mot en birman, elle essayait de se souvenir de ce que lui évoquaient les symboles. Une lune au-dessus de trois balles de tennis, un smiley, un "e" à l'envers, un @ de traviole : c'était le nom de la rue de son salon de thé.

Rien qu'au bout de dix mètres dans cette rue, la chaleur s'estompait, grâce à l'ombre et aux courants d'air climatisé qui filtraient par les embrasures de porte. Tout du long, il y avait des gens qui entraient et sortaient des immeubles. Une impasse au nom absurde dans la deuxième ville d'un État kleptocratique d'Asie de l'Est. Mais au moins, il y avait du monde !

Un homme en lunettes noires et chemise blanche impeccable l'avait suivie depuis l'avenue – un agent de change zélé qui espérait qu'elle ferait appel à ses services, songea-t-elle. Mais lorsqu'il vit qu'elle avait d'autres intentions, il s'arrêta devant un étal de tee-shirts et de théières dont il salua chaleureusement le marchand.

Adossés au mur ou accroupis sur le trottoir, des hommes vendaient savon, piles, barrettes, le tout étalé sur des tapis qui avaient bien plus de valeur que ces babioles. Une vieille femme sur un perron pliait de la dentelle. Une femme plus vieille fabriquait et vendait des balais. Un petit homme hors d'âge cirait des chaussures, les mains noires et agiles. Deux moines se parlaient



à voix basse. Leila se souvint de ne pas sourire trop franchement, de garder simplement son visage ouvert et de n'établir un contact visuel qu'avec ceux qui y semblaient enclins. Il y en avait. Ça faisait deux ou trois mois qu'elle passait dans cette rue deux fois par jour maintenant. La vieille à dentelle hocha le menton à son intention et un enfant en tee-shirt Hard Rock Cafe lui fit un large sourire et un coucou de la main.

Une fois au salon de thé, elle prit place dos au mur. Ça l'agaçait quand les travailleurs humanitaires se la jouaient rangers, mais un petit séjour de huit mois en Afghanistan lui avait appris à être prudente. Le serveur, qui avait peut-être le béguin pour Leila, s'empressa de venir prendre sa commande, bien qu'il eût pu deviner sans mal depuis le temps : thé à la menthe et une assiette de *Number Nine*.

Qu'est-ce que ça sentait? Cumin? Toile de jute? Liquide vaisselle chinois? Impossible à dire, mais c'était exquis, et ça l'apaisait. C'est ça qui lui manquerait quand elle partirait : les odeurs. Elle sentait tout ce qui s'approchait d'elle ; pas seulement la nourriture, mais aussi les livres, les visages, les téléphones. Elle renifflait avec discrétion, mais sa technique était efficace. Pas besoin de passer et repasser quoi que ce soit sous son nez comme un sommelier, à la différence de son frère cadet, Dylan, qui ne lui arrivait pas à la cheville dans ce domaine. C'est à ça que jouaient les enfants Majnoun le samedi quand ils s'ennuyaient : à deviner ce qu'ils sentaient. Par exemple, Roxana cachait un bonbon derrière ses orteils et agitait son pied devant son frère et sa sœur, qui devaient deviner le parfum. Leila était capable de dire qui avait occupé le fauteuil en velours rouge une heure auparavant. Dylan n'osait pas lui chiper ses affaires parce qu'un jour elle avait prétendu pouvoir sentir l'odeur de ses mains sur ses livres de bibliothèque. Coup de bluff ou non, elle avait raison.

La sensibilité de son odorat fluctuait entre les effluves proches d'elle – principalement de nourriture ou de personnes – et les odeurs plus lointaines, rapportées par une manche de manteau ou un courant d'air. La première catégorie incluait le sac à dos qui sentait toujours le curry, la brosse à cheveux posée trop près du poêle, la gueule de bois du mec derrière le guichet de FedEx. On

trouvait dans la seconde la ventilation d'une bouche de métro mêlée à une odeur de papier journal sentie à Bushwick, la senteur âcre des mains courantes, le gravier mouillé, mais aussi les exhalaisons plus subtiles du papier, de la peinture, des surfaces dures industrielles. Ces fluctuations étaient d'une certaine façon liées à son humeur. Il était rare que son nez s'avère trop puissant. Elle était en général capable de l'éteindre, ou de faire abstraction du pire, comme lorsqu'un slip sale s'asseyait à côté d'elle dans le bus. Bref, ça l'agaçait d'entendre les femmes enceintes bassiner le monde avec leur odorat surdéveloppé, avec cette odeur de banane si forte qu'elles avaient dû sortir de la pièce.

Son thé arriva. La petite tasse, la théière et l'assiette de biscuits délicatement disposées sur le plateau en alu cabossé. Le serveur exécuta quasiment une révérence en partant à reculons.

Non, elle ne pouvait pas solliciter Dah Alice. Et elle doutait que Aung-Hla soit en mesure de l'aider. Il savait s'y prendre avec les agents de la circulation, mais là c'était une autre paire de manches. Il y avait bien cet Américain avec qui elle avait parlé quelques fois. Fred. Est-ce qu'il s'appelait Fred? Une sorte de professeur invité à l'université, qui parlait le birman, le kachin et le shan couramment. Il savait peut-être comment traiter avec des douaniers corrompus; il avait dit être à Mandalay depuis plusieurs années. Mais malgré un multilinguisme exotique impressionnant, il ne lui avait pas fait l'effet d'une lumière. Et puis elle se rappela en grinçant des dents que lors de leur dernière entrevue, elle l'avait jouée un peu pimbêche. Il lui avait proposé une visite guidée du palais royal. Mais elle venait d'arriver, elle avait beaucoup de travail, et des palais elle en avait vu des centaines de toute façon – et Fred n'était pas le genre de mec qu'elle avait envie d'entendre blablater sur le fenestrage, le crénelage et tout le bazar.

Elle resta dans le salon de thé jusqu'à trois heures de l'après-midi – plus ou moins la fin de la journée de travail birmane. Elle avait passé le plus clair de son temps à écrire le brouillon d'un mail destiné à Dylan. Il répondait environ à un message sur trois, mais il faut insister avec les petits frères, et elle voulait qu'il lui en dise plus sur sa copine, si leur mère

buvait trop, et qui était le nouvel employeur si chic pour qui Roxana travaillait.

Elle appela Aung-Hla avec son portable jetable birman. La communication était assez foutraque dans ce boulot. Pour être honnête, ce n'était pas la faute de Main Tendue; c'était plutôt lié au fait de travailler dans une autarcie militaro-socialiste. Leila disposait d'un smartphone qui pouvait recevoir certains appels de l'étranger mais pas tous, d'une ligne fixe au bureau que la loi l'obligeait à avoir, d'un téléphone satellite dont Main Tendue était très fier, et de son portable pour les communications locales. Les étrangers n'ayant pas le droit de signer des contrats, même pour un portable, elle achetait dans la rue des téléphones jetables prépayés. Quatre-vingts minutes pour dix dollars. Mais elle avait un numéro différent à chaque nouvel appareil. (Qui était par ailleurs d'occasion. Pan dans la tronche, les recycleurs des pays industrialisés!) Le numéro sans cesse renouvelé impliquait qu'il lui servait beaucoup plus pour passer des appels que pour en recevoir, comme si elle se trimbalait sa petite cabine téléphonique personnelle.

Elle avait besoin de reconfirmer le déplacement du lendemain avec Aung-Hla. Il avait eu l'air inquiet quand elle lui avait appris leur destination – une ville du nom de Myothit, dans l'État Kachin, à cinq cents kilomètres vers le nord. Leila savait que la répression avait été particulièrement sévère dans le coin, à cause des séparatistes, mais ce n'était pas le Nord profond, et la ville était en bordure de la voie rapide. S'ils partaient tôt et ne traînaient pas, ils pouvaient rentrer le soir même.

Lorsqu'on lui passa Aung-Hla – il partageait son téléphone avec un autre chauffeur de taxi – il dit qu'il était d'accord pour la retrouver le lendemain matin, mais qu'il ne voyait pas comment ils pourraient faire l'aller-retour sur la journée. “Je pense qu'il n'y a pas moyen”, furent ses mots.

— Bon. On trouvera un hôtel, alors. Un endroit où dormir à Myothit.

Elle le sentait perplexe. Est-ce qu'il était gêné? Elle aurait peut-être dû éviter le “on”? Où était-ce une question de temps, de tarif?

— Je vous paierai plus. Le double du tarif habituel.

Elle le regretta aussitôt. Il allait penser qu'elle utilisait l'argent comme moyen d'arriver à ses fins. Elle aurait aimé pouvoir lui parler de ses prêts étudiants.

— Même tarif, dit-il, et elle grimaça. Mais l'hôtel. Je crois qu'il ne sera pas salubre.

Ils trouveraient à s'héberger, se dit-elle plus tard. C'était un voyage important. Il y avait une femme dans cette ville qu'elle devait rencontrer.

Les étudiantes en soins infirmiers qu'elle avait sélectionnées jusqu'à présent pour les présenter à la bourse de Boston College étaient toutes issues de foyers birmans aisés. C'étaient des femmes capables de se mettre en avant, des candidates idéales. Mais Leila voulait aussi des femmes qui passaient en général à côté de ces occasions. Sûrement à cause de sa sœur, Roxana, sûrement parce que quelqu'un était intervenu en sa faveur quand elle était jeune, et avait dit aux Majnoun, *Oui, votre fille est handicapée, mais c'est aussi un génie.*

La femme de Myothit s'appelait Ma Thiri. Une infirmière de vingt-huit ans affublée d'une prothèse à la jambe et qui avait, sans l'aide de personne, ouvert une clinique de village dans une région pauvre et dangereuse, dans un pays miséreux et sous-éduqué. Les soins prénatals que la clinique dispensait avaient entraîné une chute significative du taux de mortalité infantile. Leila ne doutait pas que cette femme retirerait le plus grand bénéfice de trois années dans une école d'infirmières américaine.

Bon Dieu qu'il faisait chaud. Une chaleur invraisemblable à une heure pareille. Minuit. Ses bras collaient à son tronc en sueur, sauf aux endroits où son tee-shirt empêchait leur contact. Il y avait un ventilateur au plafond, allumé. Mais il tournait et bringuebalait à un rythme si heurté que le faible courant d'air produit était annulé par l'angoisse qu'il suscitait. À son arrivée dans l'appartement, le lit était pile en dessous. Jamais elle n'aurait pu fermer l'œil avec cette pieuvre au-dessus de sa tête, alors elle avait poussé le lit, un monstre d'acier, vers la fenêtre, trois mètres plus loin. Même là, le boucan rendait

tout sommeil impossible, alors elle avait mis au point un petit rituel qui consistait à éteindre toutes les lumières, prendre une douche froide, puis, enfin, à éteindre le ventilateur.

L'eau que crachait la pomme de douche en plastique forma deux petites mares au creux de ses clavicules puis coula entre ses seins, drainant sur son passage la pellicule de sueur et de poussière jaune qui se formait tous les jours sur sa peau. L'espace d'un instant, dans la douche sombre, elle fut une équation résolue, heureuse comme un scarabée au grand air. Elle pensa à la Californie, sa mère patrie, ou plutôt sa belle-mère patrie, mais bon. Elle était sur un vélo cross, pédalait comme une forcenée, son petit frère debout derrière elle, en appui sur les cale-pieds de son essieu arrière. Elle arpentait la promenade de Redondo Beach dans son coupe-vent jaune adoré, avec sa grande sœur amaigrie perchée sur ses rollers.

Puis elle sortit de la douche, traversa l'obscurité en vitesse et à poil, éteignit le ventilateur et se nicha dans son lit défoncé. Le drap remonté jusqu'à ses côtes gisait sur elle comme un clair de lune. Les soucis l'assaillirent. Mais elle écouta le souffle qu'elle empruntait à l'air ambiant et resta immobile, laissant les soucis se livrer à leur petit manège. On ne peut pas bouger un cil quand on essaie de s'endormir à Mandalay en avril.

Aung-Hla était en bas de chez elle à six heures du matin. Ils roulèrent bien jusqu'à ce qu'ils tombent sur une file de voitures devant un barrage routier inexplicable. Aucune voiture n'arrivait en sens inverse. Leila regarda Aung-Hla. Est-ce qu'il était inquiet? Non. Elle essaya de prendre son mal en patience. Au bout d'une demi-heure, deux gros 4x4 croisèrent leur chemin, et après leur passage, la circulation fut rétablie. Ils n'arrivèrent à Myothit qu'à une heure, et dès qu'elle y mit un pied, Leila sentit comme une menace planer sur elle. Les chiens aboyaient pour un rien. Dans la rue, les portes se fermaient avant son passage. L'homme qui lui vendit un coca évitait son regard. Et au salon de thé de la lugubre place centrale, on chercha des noises à Aung-Hla, sûrement parce qu'il conduisait une étrangère.

Lorsque enfin elle trouva la clinique, Leila dut attendre une heure avant que Ma Thiri ait le temps de s'asseoir avec elle. Elle s'en agaça, mais la jeune femme avait beaucoup de patients. S'occuper d'eux était autrement plus important que de bavarder avec une riche étrangère qui serait repartie le lendemain. Leila aurait sûrement vu les choses ainsi si elles avaient échangé leur place. Parce que Leila n'ignorait pas que c'était comme ça qu'elle présentait. On la considérait riche. Cette question, sous toutes ses formes, la contrariait, la travaillait au corps : Est-ce que l'argent était tout ce qui comptait ? De toute évidence, oui. Ils étaient pauvres à ce point. La clinique n'était pas un modèle de propreté. Un chat pelé traversa la salle d'attente en trotinant. Eh oui, le monde se résumait toujours à l'opposition riches/pauvres. Est-ce que ça faisait d'elle une marxiste ?

Mais il lui arrivait parfois de voir que vivre de façon plus terrestre, connaître le besoin, avait un je-ne-sais-quoi qui nimbait l'âme de grâce. À moins qu'elle idéalise la pauvreté ? Ça l'exaspérait quand les gens faisaient ça. Au final, ce supplément ineffable qu'elle admirait tant chez ce peuple opprimé, elle ne le désirait pas assez pour céder la moindre part de ce qu'elle possédait.

L'entretien eut lieu dans la salle de consultation de Ma Thiri. Les murs étaient recouverts d'exhortations à vous laver les mains et d'affiches de propagande par le biais desquelles la junte affirmait que travailler ensemble permettait de surmonter toutes les épreuves. Il y avait aussi des fiches d'anatomie médicale et d'autodiagnostic avec des pictogrammes qui auraient fait fuir à toutes jambes une apprentie infirmière du Kansas.

Le birman de Leila étant à peu près du niveau de l'anglais que parlait Ma Thiri, il se passa cette chose rare : elles partagèrent plusieurs langues, avec ce que cela comporte de travail et de risques. Au cours de tous ses entretiens précédents, Leila avait trouvé difficile d'éviter le désespoir des femmes – la vérité brutale qu'elles étaient prêtes à tout pour obtenir ce qu'elle leur faisait miroiter. Mais avec Ma Thiri, il lui fallut une bonne dizaine de minutes pour comprendre que peut-être la jeune femme ne voulait pas de cette bourse qu'elle lui proposait. Elle s'entendit alors prendre des accents incrédules.

— Pourquoi ne pas sauter sur l'occasion ? Vous reviendrez plus informée, plus douée.

— Mais et si parce que je ne revenais pas ?

Un vrai charabia, mais le sourire triste de Ma Thiri, lui, ne laissait aucune place à l'ambiguïté. Comme Leila quelques minutes auparavant, elle s'effarait du clivage riches/pauvres, et lui disait qu'elle craignait que l'Occident la corrompe, alors qu'elle était promise à une vie difficile.

— Alors il faut partir avec la ferme intention de revenir, lui répondit Leila (ou plus exactement "la forte décision de revenir", car elle ne savait pas dire "ferme intention" en birman).

Mais il y avait cette chose extraordinaire que Ma Thiri avait créée – la clinique – et ce fut leur principal sujet de discussion. Elle l'avait fait pour sa mère, qui était morte de – Leila ne comprit pas le mot mais ne la fit pas répéter car elle avait saisi l'essentiel : on aurait pu l'éviter, et Ma Thiri s'en voulait toujours.

Elle recevait de l'argent d'une œuvre de charité chrétienne, peut-être bientôt d'une autre institution ; il se pouvait qu'une autre infirmière vienne travailler avec elle prochainement. Ma Thiri soupira. Puis elle sourit.

— Vous me donnerez aussi un mari, à cette école hospitalière ?

Elle évoqua le séduisant docteur d'une vieille série télé, et Leila se mit à rire.

Non. Trop de gens avaient besoin d'elle ici. Et puisque ses mots se réduisaient à l'essentiel, elle ne chercha pas à masquer la prétention qu'on pouvait percevoir dans son raisonnement.

— Je suis quelqu'un de trop important. Personne ne peut me remplacer.

Et puis il y avait aussi une sœur et un frère dont elle devait s'occuper, ainsi qu'un père malade.

— Oui, je sais ce que c'est, répondit Leila.

Mais ce n'était pas comme si Dylan ou Roxana l'avaient retenue, ou comme si son père avait des problèmes.

À la fin de leur entretien, Leila avait tout de même réussi à arracher à Ma Thiri la promesse de réfléchir encore à sa proposition. Mais Leila savait bien que la jeune femme avait pris sa décision et que cette concession n'était que pure politesse.